

A l'épreuve du temps et du monde

Les premières communautés chrétiennes

selon 1 et 2 Pierre et Jude

Souffrir, oui, mais pourquoi ?

1 Pierre 3,13-4,11

AVERTISSEMENT PRATIQUE

Si vous utilisez la version électronique de cette étude, n'oubliez pas de cliquer sur les termes en surbrillance. Ce geste vous renvoie, soit au [glossaire](#), soit à des [compléments pédagogiques](#). N'oubliez pas de déposer sur le site vos remarques, vos questions et vos réponses. Bonne lecture et belle découverte

Consigne : Lire attentivement 1 Pierre 3,13-4,11 et chercher à en découvrir la logique.

1. Pour entrer dans le texte

A. Une logique surprenante

L'entrée dans ce texte de la première épître de Pierre n'est pas simple, tant l'auteur multiplie les sujets qu'il entrelace et fait référence à des thématiques rares comme la prédication aux esprits en prison. À la lecture de l'ensemble de l'épître, on se rend compte que certains thèmes reviennent régulièrement, en particulier celui de la souffrance. L'auteur ne procède pas à la manière occidentale, de façon linéaire, mais plutôt en cercle ou en spirale, développant sa réflexion par touches successives, l'enrichissant à chaque reprise.

Par ailleurs, son auditoire est manifestement habitué aux renvois aux textes de l'Ancien Testament, voire à la [littérature juive intertestamentaire](#). Ce qui pour la lectrice ou le lecteur moderne est un obstacle supplémentaire.

B. Souffrir au quotidien

Bien qu'il soit difficile, comme pour le reste des livres bibliques, de reconstruire avec précision le contexte d'émission et de réception de la lettre, on peut, affirmer que les communautés chrétiennes auxquelles « Pierre » (cf. Étude 1)

s'adresse, traversent des temps difficiles. S'il n'est pas possible de parler déjà de persécutions organisées, les chrétiens d'Asie Mineure doivent faire face d'une part à l'hostilité de leurs contemporains et d'autre part à la méfiance des autorités. Dans cette partie de l'Empire romain, les autorités redoutent les soulèvements populaires. Elles surveillent donc attentivement les regroupements ou associations qui pourraient manifester mécontentement ou opposition. Plus encore, on s'interroge sur ces femmes et ces hommes qui adorent un crucifié et refusent dans le même temps d'honorer les dieux de l'Empire et qui, au nom de celui qu'ils suivent, ne s'associent plus aux festivités et banquets qui entretiennent les liens sociaux.

Dans cette situation hostile, les chrétiens souffrent et doivent donc apprendre à lire leur présent avec un autre regard. Toute la lettre a pour but d'orienter le regard des chrétiens vers le Christ, modèle de souffrances assumées dans la crainte de Dieu et dans la perspective du salut.

Face à l'hostilité, Pierre invite les chrétiennes et les chrétiens à ne pas prêter le flanc à la critique par un comportement inadéquat, à accepter de souffrir injustement, à tenir compte du caractère provisoire du temps présent, à contempler l'exemple du Christ souffrant, prêchant, vainqueur et à persévérer dans la prière et l'amour fraternel.

Pour les lectrices ou les lecteurs occidentaux du XXI^e siècle, la foi chrétienne n'est pas nécessairement associée à la souffrance, sinon à celle qu'impose une certaine austérité ou modestie. Mais il suffit de se rappeler la période soviétique ou de se déplacer en terre musulmane ou communiste pour réaliser que pour des milliers de chrétiennes et de chrétiens la foi ne va pas sans opposition, critique, moquerie ou mise en danger.

C. Une structure

Le texte que nous étudions se rattache aisément à la péricope précédente (3,8-12) dans laquelle l'auteur, reprenant le psaume 34 et sans doute inspiré par le Sermon sur la montagne, invite les chrétiens à se détourner du mal, à faire le bien tout en sachant que le Seigneur porte ses regards sur les justes et tourne sa face contre ceux qui font le mal. Notre texte se clôt **liturgiquement** par une **doxologie** et un **Amen** (4,11) !

On peut proposer la structure suivante :

3,13-17 : Une souffrance improbable et pourtant si présente

3,18-21 : Le Christ a souffert, le Christ est vainqueur

4,1-6 : Vivre le temps qui reste dans la volonté de Dieu

4,7-11 La vie communautaire pour refuge

2. Pour éclairer la lecture

a) Une souffrance improbable et pourtant si présente

V. 13. « ***Et qui vous fera du mal, si vous vous montrez zélés pour le bien ?*** » La question rhétorique que pose l'auteur n'attend pas d'autre réponse que : « personne ! » D'autant qu'il peut s'appuyer sur le psaume 34,13-17 (cité en 3,10-12) qui promet l'intervention de Dieu en faveur de ceux qui pratiquent la justice. Or ses lecteurs font l'expérience contraire. La pratique de la justice (ou du bien) qui est à comprendre comme l'obéissance à Jésus Christ (1,3), la mise en pratique de la Parole qui les a faits naître a une vie nouvelle (1,23) leur vaut non la reconnaissance de leurs contemporains, mais calomnies ou blasphèmes (2,12 ; 2,15 ; 4,4), voire poursuite en tribunal.

Peut-être y a-t-il quelque ironie à l'égard des adversaires dans la question posée par l'apôtre. Ne peuvent vouloir du mal à ceux qui font le bien que ceux qui ne sont pas encore éclairés par l'Évangile !

V. 14. Pierre n'entend pas nier ou minimiser l'expérience de ses lecteurs. Seulement la recadrer. C'est pourquoi il s'empresse d'ajouter, en écho aux paroles de Jésus (Matthieu s'en fait le rapporteur en Mt 5,10), qu'il y a du bonheur à souffrir injustement en pratiquant la justice. Le bonheur n'est pas à comprendre ici comme un état émotionnel mais comme une déclaration divine : la situation des chrétiens est bonne, malgré les apparences.

Il poursuit en citant **Esaië** 8,12. Le peuple d'Israël est invité à ne pas craindre les Assyriens pourtant menaçants, mais à craindre le Seigneur seul. Le texte **grec** est ambigu. On peut le comprendre de deux manières. Avec la TOB : « ***N'ayez d'eux aucune crainte et ne soyez pas troublés*** » ou avec la Nouvelle Bible Segond : « *Ne craignez pas ce qu'ils craignent, et ne soyez pas troublés* ». Soit ne pas avoir peur d'eux, ce qui se comprend aisément, soit ne pas accepter la

crainte — religieuse — qui les motive, autrement dit, ne pas adhérer aux valeurs qui sont les leurs (comme la vénération de l'Empereur et de l'Empire). Difficile de trancher, les deux ont du sens. Dans les deux cas, la crainte ne doit pas dominer l'attitude des chrétiens.

V. 15. La citation d'Ésaïe 8 continue, modifiée, sous la plume de Pierre (Es 8,13) « **Sanctifiez dans vos cœurs le Christ qui est Seigneur** ». Elle fait écho à la première demande de la prière dominicale dans le **Sermon sur la montagne** (Mt 6,9). Pierre n'est pas allé au bout de la citation qui invitait à la crainte du Seigneur ! Est-ce pour ne pas alourdir le propos ?

Trois remarques. 1) L'auteur substitue le Christ à **YHWH**. Il formule ici une affirmation christologique rare et majeure. 2) Il appelle ainsi à reconnaître en celui qui a souffert, qui est mort et qui est revenu à la vie le seul souverain qui peut et doit orienter leur existence. Nulle crainte des autres — adversaires ou divinités — ne peut ni ne doit inspirer leur vie. Seul le Christ qui dépasse toutes choses mérite toute l'attention des croyants (dans leurs cœurs, au lieu intime où se prennent les décisions). 3) Peut-être peut-on lire dans cette confession du Christ Seigneur une opposition aux prétentions du César romain ?

Cette sanctification du Christ comme Seigneur ouvre sur un appel à être témoin. Si le Christ est le Seigneur, s'il domine quand bien même la souffrance est présente, alors l'espérance est possible et c'est d'elle que les chrétiens sont témoins. Ici encore le texte grec est ambigu. S'agit-il simplement de répondre à quiconque demande raison de leur espérance ou est-ce devant les autorités, au tribunal, qu'ils doivent avoir le courage de la défendre (cf. Matthieu 10,17-26) ? En effet, les deux expressions traduites dans la TOB par « justifier » et « demander compte » peuvent avoir un sens juridique. Difficile de trancher. Quoiqu'il en soit, les chrétiens d'Asie Mineure doivent trouver dans le Christ Seigneur la force et l'audace d'être témoin.

V. 16. Mais ils doivent le faire avec « **douceur et respect** ». Le second mot pourrait aussi être traduit par « crainte ». Alors la douceur serait à exercer envers les êtres humains et la crainte à l'égard du Seigneur.

« **En ayant une bonne conscience** », celle qui a été demandée ou engagée lors du baptême (v. 21). La bonne conscience est l'indice d'une relation retrouvée avec Dieu et doit se traduire par une « **bonne conduite en Christ** », c'est-à-dire

inspirée par l'Évangile. C'est par cette bonne conduite que ceux qui « *calomnient* » et « *injurient* » seront « *confondus* ». Encore une fois, il est difficile de saisir ce qu'implique cette confusion. Est-elle à salut, les opposants finissant par se tourner eux-aussi vers le Christ en constatant l'inanité de leurs jugements (cf. 2,12 et 3,1) ? Ou au contraire cette confusion est-elle celle qu'ils vivront au jugement eschatologique ? Peu importe, les chrétiens doivent prendre conscience que leur témoignage en actes et en paroles est efficace.

Les chrétiens d'Asie Mineure sont invités à bénir, à ne pas rendre mal pour mal ni insulte pour insulte alors même qu'ils sont décriés et calomniés. La confusion des adversaires viendra de la stricte observance de la règle d'amour des chrétiens et de l'originalité de la réponse donnée au mal subi.

V. 17. Ce verset fait écho au v. 13 et fait conclusion pour cette première partie. Souffrir en faisant le bien relevant de la volonté de Dieu, il importe de considérer cette situation comme une grâce (2,20 ; 4,14) ! Il ne s'agit pas de n'importe quelle souffrance, mais bien d'une souffrance injuste qui rapproche les croyants du Christ.

b) Le Christ a souffert, le Christ est vainqueur

Les versets 18 à 22 forment en grec une seule phrase complexe dans laquelle l'auteur multiplie les références au temps du Déluge et aux réflexions que cet épisode a générées dans le judaïsme. Ils constituent un « casse-tête » pour les exégètes depuis près de 20 siècles. Pour cette étude, quelques lignes suffiront, sans chercher à résoudre l'ensemble des difficultés.

Le Christ est donné en exemple (2,21), lui le juste par excellence, dont la souffrance et la mort sont source de salut pour les injustes. C'est en pionnier qu'il a vécu la mort (« *en sa chair* ») et la résurrection (« *par l'Esprit* ») pour conduire les lecteurs de la lettre à Dieu, eux qui autrefois n'étaient pas un peuple et qui maintenant sont le peuple de Dieu (2,10). La dimension universelle du parcours du Christ est affirmée.

La résurrection a été l'occasion d'une proclamation. Rien dans le texte ne permet de préciser en quoi consistait cette proclamation : appel à la conversion ? annonce du jugement ? déclaration de la victoire du Christ ? Rien non plus ne permet de préciser qui sont les « *esprits en prison* » à qui cette proclamation a été adressée : des esprits mauvais (cf. Genèse 6,1-4) ? Les

pêcheurs du temps de Noé ? Les deux ensembles ? Un élément à la fin de la péricope pourrait orienter l'interprétation : les anges, les Pouvoirs et les Puissances sont soumis au Christ assis à la droite de Dieu. Pierre rappelle la victoire sans appel du Christ sur toute opposition, même suprahumaine. Dans les difficultés présentes, ils ne doivent pas douter que l'œuvre unique (« **une fois pour toutes** ») du Christ les conduira au salut. Cette proclamation de la résurrection aux esprits en prison signale que rien n'échappe au Christ victorieux, pas mêmes ceux-ci.

L'évocation de Noé mérite trois remarques. 1) Pierre rappelle le petit nombre de personnes sauvées à travers l'eau : huit ! Cela peut faire référence à la situation réelle des communautés asiatiques, très largement minoritaires. Mais pour huit personnes, Dieu a enclenché un Déluge universel ! À combien plus forte raison prendra-t-il soin de son peuple nouveau ! 2) Si Dieu use de patience (cf. 2 P 3,9), sa patience a aussi une fin, le Déluge en témoigne. 3) Le baptême fait écho au Déluge qui est à la fois moyen de salut et de perdition. Par le baptême, les chrétiens se sont engagés en conscience à la suite du Christ, comme Noé construisant l'arche et y montant. Ils ont tourné le dos au passé (1,14 ; 4,3) pour vivre selon la volonté de Dieu en sachant qui ils s'engageaient à suivre, le Christ souffrant et vainqueur. Le temps traversé aujourd'hui — qui est le temps du jugement (4,17) — ressemble ainsi au temps du Déluge où quelques-uns sont sauvés et où d'autres se perdent.

Pierre précise que le baptême « **n'est pas la purification des souillures du corps** ». Cela met en évidence deux choses : 1) le baptême comme rite implique l'engagement de l'être tout entier, corps et âme, au service du Christ ; 2) le baptême n'opère pas par lui-même la rupture avec le **péché**, mais par le fait qu'il est engagement coûteux à la suite du Christ (cf. 4,1).

c) Vivre le temps qui reste dans la volonté de Dieu

4,1. « **Ainsi, puisque...** » le lien est fait avec le paragraphe précédent. Si le Christ auquel ils adhèrent a souffert, à combien plus forte raison les chrétiens asiatiques doivent s'armer de la même pensée, ou conviction, ou perception. Pierre emploie un vocabulaire militaire qui pourrait faire écho à 1,13 où il est question de « ceindre les reins de l'intelligence ». Les chrétiens sont engagés dans un combat (5,8) qui exige d'eux la pleine conscience de ce qui leur arrive.

Le Christ a souffert non gratuitement mais dans un but précis. S'il n'est pas mentionné ici, il est clairement présent en 2,24 (« **afin que, morts aux péchés, nous vivions pour la justice** ») et en 3,18 (« **afin de vous présenter à Dieu** »). La mort du Christ met fin au règne du **péché** pour que la vie qui s'ouvre devant le croyant soit une vie tournée vers Dieu. L'expression « **celui qui a souffert dans la chair** » désigne probablement chaque chrétien qui en s'engageant pour le Christ a fait des choix considérables, en rupture avec le monde ambiant, et provoquant une modification profonde de son être au monde et de sa condition humaine (« **dans la chair** » désigne la situation « terrestre » de l'être humain puisque le même mot est repris dans la suite de la phrase pour désigner la vie présente encore à vivre). La rupture avec le péché ne signifie pas que le croyant ne puisse être tenté (les exhortations de Pierre montre bien que la tentation de renouer avec le passé est bien actuelle, 1,13-17 ; 1,22-2,3 ; 2,11-12 ; 3,8-12...), mais qu'il est passé sous une nouvelle seigneurie.

« **Pour vivre le temps qui lui reste** ». Les chrétiens sont invités à considérer le présent comme un temps provisoire, dans l'attente de la révélation du salut (1,5). Ce temps provisoire est à mettre à profit en vivant en conformité avec le Christ. Le temps présent, qui est celui de l'épreuve, peut être vécu dans l'espérance qui est en eux.

En 4,3-4, Pierre offre une description de la vie antérieure des chrétiens asiates et par conséquent de la vie actuelle de leurs contemporains. Elle vise principalement le comportement idolâtre et les débordements auxquelles la religiosité « païenne » pouvait conduire, en particulier les cultes de **Cybèle**, **Dionysos** ou **Artémis**. Au temps de leur ignorance (1,14), ils vivaient comme les autres (la volonté de Dieu s'opposant à la volonté des nations) et participaient de cette manière à la vie sociale. La rupture opérée par les chrétiens, rupture religieuse et sociale, suscite l'incompréhension d'abord puis les blasphèmes à leur encontre. En ne participant plus à la vie culturelle du groupe ou de la cité auxquels ils appartenaient, les chrétiens devenaient menaçants en mécontentant les dieux qui pourraient être appelés à se venger.

Si les chrétiens ne devaient pas hésiter à « *rendre compte de leur espérance* », ceux qui les calomnient devront à leur tour rendre « **compte à celui qui est prêt à juger les vivants et les morts** » des blasphèmes proférés (4,5). En cela, les

croissants sont appelés à suivre l'exemple de Jésus « **qui, insulté, ne rendait pas l'insulte, dans sa souffrance, ne menaçait pas, mais s'en remettait au juste juge** ». Aux chrétiens persécutés, Pierre annonce la justice divine, source possible de réconfort : la violence ne restera pas impunie.

Le v. 6 exerce la sagacité des exégètes depuis longtemps. Qui sont ces morts auxquels la Bonne Nouvelle a été annoncée ? Une explication qui ne fait pas l'unanimité, mais qui évite l'idée problématique d'une prédication aux morts par le Christ, est de lire dans l'expression « *les morts* » l'évocation de croyants déjà morts au moment où Pierre écrit. Ceux-ci ont été jugés ou condamnés (« **jugés selon les hommes dans la chair** ») par leurs contemporains— les blasphémateurs, calomniateurs et autres persécuteurs — mais ils vivront « **selon Dieu par l'Esprit** ». Si les chrétiens souffrent de la part de leurs contemporains, jusqu'à souffrir même la mort, ils vivront par l'Esprit de Dieu. Le parcours du Christ — condamné injustement mais rendu vivant par l'Esprit (3,18) — est le parcours du chrétien. Pierre ne fait pas mystère des difficultés qui attendent les croyants, il sait que **l'Église**, comme le Christ, « chemine sous la condamnation des hommes » (Bénétreau, p. 224) mais dans l'espérance vivante (1,3).

d) La vie communautaire pour refuge

« **La fin de toutes choses est proche** » (v. 7). La proximité de la fin, déjà suggérée en 4,5, renvoie à l'espérance **eschatologique** qui accompagne le propos de Pierre depuis le début de la lettre (1,3-9). C'est à la lumière de cette espérance que la communauté chrétienne est appelée à vivre, le mot fin évoquant non la cessation de toutes choses mais leur accomplissement. Voilà l'horizon de la communauté.

Sous cet horizon (« **donc** »), l'apôtre donne quelques recommandations ou exhortations impératives. La première (7,b) concerne la modération et la sobriété (déjà mentionnée en 1,13, reprise en 5,8 et associée à la veille) nécessaires pour prier. Loin des débordements passés, la communauté chrétienne s'engage dans la prière, cette manifestation de communion, de confiance et d'humilité assumées (2,23 et 4,19). L'opposition à offrir aux adversaires commence par l'enracinement en Dieu (5,9).

La deuxième recommandation (v. 8) vise l'amour (l'« **agapè** ») qui se décline en hospitalité (v. 9) et en service à la communauté (v. 10-11). Pierre avait déjà

abordé la question de l'amour des uns pour les autres (1,22 et 3,8ss). En situation de crise, les chrétiens peuvent être tentés de se refermer sur eux-mêmes, de chercher leurs intérêts propres, sans se soucier des autres. C'est pourquoi Pierre précise ici sa demande et vise la constance dans l'amour, auquel il ajoute une spécificité : la couverture d'une multitude de péché. Il s'agit probablement des péchés du prochain, du frère ou de la sœur, et non pas de celui qui aime. Le « peu de temps » de l'épreuve (1,6 et 5,10) étant relatif, c'est bien de constance dans l'amour qui pardonne que les chrétiens asiatiques ont besoin, tant le risque est grand, en situation de fragilité, de donner une place démesurée aux offenses, frustrations ou blessures relationnelles.

L'hospitalité à offrir « **sans murmurer** » — une expression qui rappelle le séjour d'Israël au désert (par ex : Ex 15,24) quand le peuple était confronté à une difficulté jugée insurmontable — a toute son importance dans l'Antiquité : 1) pour accueillir la communauté célébrante ; 2) pour offrir un refuge à un frère menacé ou démuné ; 3) pour recevoir un prédicateur de passage. Sans hospitalité, l'Église aurait eu de la peine à survivre.

« **Mettez-vous, chacun selon le don qu'il a reçu, au service les uns des autres comme de bons administrateurs de la grâce de Dieu** ». C'est ici l'image de la maisonnée qui est sollicitée pour décrire la vie communautaire. Chacun, en bon « administrateur » ou, selon une traduction plus littérale, en bon « économiste » (en grec : « *oikonomos* », l'intendant de la maison) est appelé à offrir aux autres ce qu'il a reçu gracieusement. Il est invité à vivre en serviteur (grec : « *diakonos* ») des autres et lui-même à recevoir ce que les autres sont appelés à donner. La communauté ne peut vivre sans la présence et l'activité des uns et des autres qui la constituent. La liste des dons n'est pas arrêtée : Pierre se contente d'en citer deux qui orientent vers la parole ou vers l'action charitable. Les deux pieds sans lesquels une communauté ne peut avancer.

La règle instituée pour l'exercice des charismes est relative à leur origine ou leur qualité. Parler « *comme des paroles de Dieu* » dit littéralement le grec. Celui qui prend la parole, probablement dans le cadre cultuel, doit communiquer ce que Dieu et l'Évangile lui inspirent. Est-ce que la dimension prophétique est ici visée (cf. 1,10-12 et l'intérêt marqué pour la prophétie vétérotestamentaire) ? Probablement, mais plus largement il faut penser à

toutes les prises de paroles dans la communauté célébrante. Servir « *comme à partir de la force que Dieu accorde* » selon le grec. La source et l'énergie nécessaires pour servir proviennent de Dieu. L'ensemble des charismes, qui dans leur expression doivent valoriser la grâce, ont pour but final la glorification de Dieu.

3. Pour aller plus loin

A. Évangile et souffrance sont-ils compatibles ?

La foi chrétienne fait partie du paysage religieux, culturel, voire politique des pays occidentaux. Le Christianisme, accueilli ou imposé, a profondément marqué la vie de nos pays. Profondément ? La question mérite d'être posée. Il vaudrait mieux parler d'une christianisation de surface — certes importante et touchant structurellement la société — par laquelle l'Évangile subverti a perdu de sa force provocatrice, de son exigeante radicalité, de sa rudesse critique. Le Christianisme a fait partie du paysage, comme une sorte d'évidence. Mais la force de l'Évangile s'est perdue en route.

Lors du Réveil du XIX^e dans le canton de Vaud (CH), plusieurs pasteurs ou « réveillés » ont été bannis, alors même qu'ils invitaient à un retour à l'Évangile en sa simplicité et sa radicalité. La présence d'un groupe de prière dans une maison a quelquefois conduit des foules à jeter des pierres contre les murs de la maison et à hurler des injures. La piété enthousiaste ou attentive des « réveillés » sonnaient aux oreilles des opposants comme un reproche permanent.

En terre communiste occidentale, pendant plus de cinquante ans, des chrétiens, honnêtes citoyens, ont subi les foudres du pouvoir, ont été emprisonnés, torturés, exilés dans des camps. La fidélité sans faille de ces croyants qui les poussait à résister pacifiquement aux injonctions des autorités suscitait incompréhension, méfiance et sarcasme. Et nous ne dirons rien des difficultés actuelles rencontrées par des chrétiens dans certains pays musulmans.

La foi vivante, vécue fidèlement, ne laisse pas insensible. Elle peut, parce qu'elle est contestataire d'une certaine manière de vivre, remise en cause des

prétentions humaines, être ressentie comme une provocation ou du mépris et occasionner des violences contre elle.

Bien sûr, il n'est pas question d'une recherche du martyr et celui-ci ne constituerait pas la preuve de la vérité d'un engagement. Mais on peut s'interroger sur ce que la foi chrétienne a encore de subversif. En quoi aujourd'hui l'Évangile — et nous avec lui — est-il critique de notre société ? Et où se fait-il entendre ?

B. La communauté en contrepoids

Les chrétiens d'Asie Mineure ont conscience d'être des étrangers au statut précaire. Ultra minoritaires, rassemblant plutôt des représentants des couches basses de la société gréco-romaine, elle prend conscience avec la lettre de l'apôtre que son salut réside d'une part dans l'attachement résolu au Christ, quitte à en souffrir, et d'autre part dans le renforcement des liens fraternels et la mise au service de tous des dons et charismes divers. Sans volonté politique de créer une société alternative, elle cherche avec constance et intensité à vivre l'Évangile dans l'amour les uns pour les autres, trouvant ici la consolation qui lui permet de survivre.

L'Église d'aujourd'hui ne devrait-elle pas soigner la vie communautaire ? Son salut ne se trouve-t-il pas là où une communauté vit pleinement l'Évangile, plutôt que dans des efforts de communication ? Nous sommes devenus minoritaires et en certains lieux insignifiants. N'est-ce pas le moment de chercher à vivre l'Évangile ou comme le disait avec humeur Théodore Monod : « On ne peut pas dire que l'Évangile, ça ne marche pas ! On ne l'a jamais essayé ! » Il est temps de l'essayer et de trouver là le sens qui souvent manque à notre présence au monde.

Et si la situation du monde continue de changer en raison du dérèglement climatique, ne doit-elle pas favoriser toutes les solidarités possibles, à commencer par celles entre frères et sœurs en Christ ? Offrir l'hospitalité à celles et ceux qui fuient des pays à la dérive où la foi chrétienne est persécutée ?

C. Être enraciné dans une histoire plus grande que soi

Pierre cherche par sa lettre à offrir un autre point de vue sur la situation vécue par les communautés asiates. Il le fait en inscrivant la vie de ces communautés dans une histoire qui les dépasse. Leur venue à la foi au et en Christ a été précédée par la proclamation des prophètes de l'ancienne alliance, puis par la venue du Christ. Et leur vie présente dans le provisoire appelé à ne pas durer se profile sur l'horizon d'espérance. Par ailleurs, cette histoire dans laquelle les chrétiens sont insérés a aussi une dimension universelle puisque leurs souffrances sont partagées par d'autres dans le monde.

L'Église en Occident vit une période difficile, en particulier les Églises dites historiques. Riches de leurs histoires, elles courent le risque de vouloir simplement prolonger cette histoire ou de trouver en elle la justification de leur présence. Elles ont perdu le sens du provisoire. Nos Églises meurent de ne plus travailler l'espérance qui justement nous inscrit dans une histoire plus grande. Prise dans le mouvement contemporain qui n'ose plus les grands récits, traumatisé par les échecs du XX^e siècle, l'Église a de la peine à articuler son histoire avec **l'eschatologie**. Or, l'Église s'est construite aux origines dans l'espérance de la venue triomphante du Christ. Sans vouloir dogmatiser à ce sujet et face aux enjeux de la transformation continue et irréversible du monde, ne nous faut-il pas retrouver le chemin de l'espérance en proclamant une venue dont nous ne savons rien sinon qu'elle est proche ?

4. Et pour vous ?

Comment relisez-vous ce texte dans votre réalité présente ?

Bibliographie

ACFEB, *Études sur la première lettre de Pierre* (LeDiv 102), Paris, Cerf, 1980.

BÉNÉTREAU, Samuel, *La première épître de Pierre* (CEB), Vaux-sur-Seine, Edifac, 1984.

LAMAU, Marie-Louise, *Des chrétiens dans le monde. Communautés pétriniennes au 1^{er} siècle* (LeDiv 134), Paris, Cerf, 1988.

SCHLOSSER, Jacques, *La première épître de Pierre* (CbNT 21), Paris, Cerf, 2011